

Pour le moment

Louise Dupré

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2016). Pour le moment. *Moebius*, (149), 17–20.

LOUISE DUPRÉ

Pour le moment

Des bruits de pas, et des voix, deux voix, des hommes, jeunes, la vingtaine ou la trentaine, une langue gutturale, puis ces mots que je reconnais, *cours, cours*. J'ouvre les yeux dans le noir, je regarde le réveil, trois heures, que peuvent bien fuir ces deux hommes dans la rue tranquille où j'habite, un vol, un viol, un meurtre? Je tends l'oreille, mais pas un cri, pas d'appel, le calme plat, seulement le ronron d'un moteur, une automobile passe dans la rue transversale. À côté de moi, Xavier dort d'un sommeil inatteignable, est-ce que j'ai rêvé? Juste avant d'aller au lit, nous avons regardé *Faites entrer l'accusé*, une affaire d'assassinats sordides que la justice française a mis plus d'une décennie à résoudre, femmes étranglées, puis découpées et déposées aux ordures. De quoi passer une nuit cauchemardesque!

Je suis sûre de n'avoir pas rêvé, sûre d'avoir bien entendu. S'il y avait un appel à témoins, il faudrait que je me présente à la police, ces pas, ces voix, est-ce que je pourrais les identifier, est-ce qu'on peut faire accuser des personnes uniquement par leur voix? Moi qui crains d'être injuste envers une mouche, je ne m'y risquerais pas. Je n'ai rien vu, rien, et les hommes sont maintenant loin. Inutile de me lever, d'aller arpenter la rue, je ne peux quand même pas sonner chez mes voisins pour vérifier s'ils sont toujours vivants. Il s'agit sans doute d'un acte de vandalisme, comme l'été dernier, lorsque les portières des automobiles avaient été forcées. J'essaie de me raisonner, de me détendre. Je prends une gorgée d'eau, je me colle contre le dos de Xavier et je me mets à compter tous les moutons que je peux.

Rien à faire, les pensées continuent à se bousculer sous mon crâne. Suis-je lâche? Au matin, on trouvera peut-être une voisine baignant dans son sang et je ne me le pardonnerai pas. Mais il me semble que, si c'était vraiment grave, je le sentirais. En décembre dernier, un cri strident m'a réveillée en pleine nuit. Le cœur fou, je me suis levée d'un bond, j'ai ouvert grand la porte. Une épaisse odeur de fumée m'a prise à la gorge. Dans le noir, ma deuxième voisine hurlait d'un hurlement animal, *La maison est en flammes et Nathalie dort au sous-sol*. J'ai eu à peine le temps de réveiller Xavier, de mettre mon manteau et de sortir que j'ai vu les pompiers s'enfoncer dans la fumée épaisse. Pendant deux ou trois minutes, j'ai cru mourir, puis les pompiers sont revenus, il n'y avait personne au sous-sol. Mais ma voisine continuait à hurler et j'ai dû la prendre par les épaules, lui dire en détachant bien mes syllabes, *Nathalie n'est pas là, elle n'est pas encore rentrée*. Et nous nous sommes mises toutes les deux à pleurer.

Heureusement qu'il ne ventait pas! Les flammes sortaient par la fenêtre du salon, on aurait dit qu'on avait fait un feu de camp sur le balcon du duplex, les pompiers ont évacué les voisins immédiats. Nous, nous pouvions rester dans la maison, du moins pour le moment. J'ai séché mes larmes et j'ai rassemblé les enfants du voisinage. Il faisait un froid de loup, on prendrait un chocolat chaud avec des biscuits dans le salon, Dieu merci, chez nous l'odeur n'était pas trop insupportable. Nous avions eu la bonne idée de conserver les pneumatiques des années où nous faisons du camping, je m'en félicitais, nous pourrions héberger quelques personnes.

Tout à coup, un bruit métallique. J'ai laissé les enfants à leur goûter improvisé et je suis sortie. Les pompiers étaient en train de hisser une échelle devant la maison, ils voulaient savoir si les flammes avaient atteint notre toiture. J'ai failli avoir une attaque, je voyais déjà les haches défoncer le toit et de grands jets d'eau couler dans les bibliothèques du premier. Et nous qui venions tout juste de terminer des rénovations! On m'a vite rassurée cependant, tout allait bien. *Pour le moment*, ai-je entendu répéter. Sans doute apprend-on aux pompiers qu'il faut nous préparer au pire. Pour la première fois, je me suis vue

comme une possible sinistrée. Mais le feu s'est finalement éteint sous les boyaux d'arrosage, les voisins sont venus chercher leurs enfants et sont rentrés chez eux après avoir pris un cognac.

Les oiseaux commencent à piailler, un écureuil crie. Le chat saute sur le chambranle de la fenêtre pour voir ce qui se passe, mais il revient bientôt vers moi, il sait que je ne dors pas, me quémande une caresse. Décidément, ce chat a le don de m'apaiser. À côté, Xavier n'a pas encore ouvert l'œil et je l'envie, je l'envie, lui qui ne connaît ni l'insomnie ni l'angoisse, comment a-t-il pu échapper à cette condamnation ? Il a fait beaucoup de bien dans une vie antérieure, me dit-il souvent, et je lui réponds en riant que moi, j'ai dû faire beaucoup de mal. Le soir, devant les nouvelles télévisées, je me demande comment je survivrais à un cataclysme, tsunami, tremblement de terre, glissement de terrain. Ou à une guerre. Les larmes me montent aux yeux en voyant des femmes courir avec leurs bébés sous les bombes. Il faut croire que je n'ai pas le talent de la survie. Mais j'exagère, j'ai connu des peines, des deuils, j'ai été une sinistrée du cœur et je m'en suis remise. Dans une situation terrible, peut-être trouverais-je en moi la force de réagir, comme ces écrivains qui ont connu l'enfer et qui publient des livres portés par une espérance. Comme nos voisins, qui ont montré tellement de courage.

Ils sont maintenant de retour, leur maison a été réparée, repeinte. La nôtre n'a pas été touchée par la moindre flamme, celle des autres voisins non plus. *Nous avons été chanceux*. Cette phrase, combien de fois l'avons-nous prononcée en regardant la maison placardée ? Chanceux, oui, le hasard nous a privilégiés. Mais peut-on prédire l'avenir ? Je m'efforce de garder mes réflexions pour moi, ce serait pénible pour Xavier d'entendre sans cesse parler du malheur avant qu'il n'arrive. Je mets plutôt mes pensées noires dans la bouche de mes personnages, le roman est un remède. Et pourtant, écrire ne m'a jamais guérie. À vrai dire, j'ai perdu tout espoir de devenir une femme qui perçoit d'abord le bon côté des choses, je ne sais pas d'où ça peut venir. Aucun traumatisme grave dans mon enfance, j'ai été une fillette choyée, aimée. Certaines personnes ne

naîtraient-elles pas pessimistes, tout simplement, comme on naît avec un problème cardiaque?

Xavier commence à bouger, il m'embrasse, me demande si j'ai bien dormi. Et je lui raconte les pas, les voix, et la langue gutturale, et les mots *cours, cours*, qui résonnent encore dans ma tête. Il m'écoute sans surprise. Dans l'hebdomadaire du quartier, on a parlé de plusieurs cambriolages ces derniers jours, il commente simplement, *Des voleurs qui ont eu peur de se faire prendre*. Son imagination ne l'entraîne pas plus loin. Il lève le store et me fait admirer les jeux d'ombre et de lumière dans l'érable derrière la fenêtre. Puis il va préparer le café tandis que je plonge mon regard dans le soleil encore timide pour chasser les fantômes de la nuit. Ce sera une journée splendide, une de ces journées où l'on pourra croire à la beauté du monde, j'essaie de m'en convaincre.

J'allume mon ordinateur, je ne lis pas les mauvaises nouvelles sur MSN. Je veux me vider la tête, je m'astreins à cette gymnastique. Je m'en tiendrai à la fiction. Je terminerai aujourd'hui le texte que j'ai promis à une revue.